

ENRIQUE VILLA-MATAS

Extrait de la publication

le mal
de montano

CITRES
50

TITRE 158

ENRIQUE VILA-MATAS

LE MAL DE MONTANO

«*Le Mal de Montano* est une sorte d’ovni littéraire fascinant, rempli d’humour et d’un désespoir très pince-sans-rire. De transformations en disparitions, l’auteur parle d’un univers où l’extérieur finit par être phagocyté [...] par cette imagination contre laquelle, dit le narrateur, “on ne peut pas lutter”. Une planète étrange et instable, où le temps ne passe plus du tout comme dans le monde ordinaire et où les mots prennent une dimension formidable, deviennent aussi palpables qu’une table ou qu’une chaise.» (Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*)

«Avec un humour terrifiant et une intelligence électrique, Enrique Vila-Matas joue avec les mots en musicien du verbe. Il utilise tous les rythmes, toutes les harmonies, toutes les modifications mélodiques possibles. Tant d’inventivité, tant de fougue laissent pantois.» (Gérard de Cortanze, *Le Magazine littéraire*)

ENRIQUE VILA-MATAS
le mal de montano

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

air de dylan
dublinesca
journal volubile
explorateurs de l'abîme
docteur pasavento
paris ne finit jamais
le mal de montano
bartleby et compagnie
le voyage vertical
étrange façon de vivre
loin de veracruz
enfants sans enfants
imposture
suicides exemplaires
une maison pour toujours
abrégé d'histoire de la littérature portative

du même auteur
dans la collection « Titres »

abrégé d'histoire de la littérature portative
bartleby et compagnie
enfants sans enfants
étrange façon de vivre
imposture
paris ne finit jamais
perdre des théories
suicides exemplaires
le voyageur le plus lent

ENRIQUE VILA-MATAS

**le mal
de montano**

Traduit de l'espagnol
par André Gabastou

Christian Bourgois éditeur ◊

Extrait de la publication

Titre original :
El mal de Montano

© Enrique Vila-Matas, 2002

The French language edition is published by arrangement with Enrique Vila-Matas,
c/o MB Agencia Literaria S.L.

© Christian Bourgois éditeur, 2003, 2012 pour la traduction française
ISBN 978 2 267 02396 1

À Paula de Parma

Comment ferons-nous pour disparaître ?
Maurice Blanchot

I

Le mal de Montano

À la fin du XX^e siècle, le jeune Montano, qui venait de publier son dangereux roman sur le cas énigmatique des écrivains qui renoncent à écrire, s'est retrouvé emprisonné dans les rets de sa propre fiction et transformé en un auteur qui, malgré son inclination compulsive pour l'écriture, s'est retrouvé complètement bloqué, paralysé, changé en agraphe tragique.

À la fin du XX^e siècle – aujourd'hui, le 15 novembre 2000 pour être plus précis –, je lui ai rendu visite chez lui à Nantes et, comme je m'y attendais, je l'ai trouvé si triste et si sec qu'on aurait pu fort bien lui appliquer quelques vers de Pouchkine et dire de lui qu'« il erre / dans la pénombre des bois / avec le roman dangereux ».

Ce que sa situation a de bon, c'est qu'errer dans la pénombre des bois a conduit mon fils – parce que Montano est mon fils – à recouvrer une certaine passion pour la lecture, ce dont, pour ma part, j'ai tiré bénéfice car, il y a peu et sur ses recommandations, j'ai lu *Prose de sa propre frontière*, le roman que vient de publier Julio Arward, cet étrange écrivain à

qui je n'avais jamais accordé grand crédit parce que je trouvais qu'il se contentait de jouer au double du romancier Justo Navarro.

Aujourd'hui, j'ai, entre autres, remercié mon fils de m'avoir recommandé ce livre du double de Justo Navarro, plus aussi double depuis qu'il a écrit ce roman. Il s'agit d'un bon livre et, en le lisant, je me suis à maintes reprises souvenu de quelque chose que j'ai entendu Julio Arward dire, un jour, à la radio : « Une fois, une amie m'a dit que chacun d'entre nous avait un double qui était ailleurs, vivant sa vie avec un visage identique au nôtre. » Et je me suis souvenu aussi, en lisant ce livre, de quelque chose que j'ai entendu Justo Navarro dire, un jour, et dont je me suis fait, parfois, passer pour l'auteur : « Il y a des coïncidences et des hasards qui vous font mourir de rire et il en est d'autres qui vous font mourir tout court. »

Le narrateur de *Prose de sa propre frontière* est un étranger à la vie et, en même temps, un héros qui a l'air de sortir d'une chinoiserie et qui a un obscur frère jumeau ou, plutôt, un cousin germain qui est son portrait craché et qui, comble du comble, s'appelle comme lui, tous les deux s'appellent Cosme Badía.

Le thème du double – ainsi que celui du double du double, à l'infini, dans un vaste jeu de miroirs – est au centre du labyrinthe du roman de Julio Arward, un roman qui – je suis déjà en train d'écrire comme le critique littéraire que je suis – est une autobiographie fictive dans laquelle l'auteur se fait passer pour Cosme Badía et, se souvenant avec une

mémoire étrangère à la sienne, invente le monde des deux cousins germains, fait comme s'il s'en souvenait et avait à tout moment présents à l'esprit ces mots de Faulkner : « Un roman, c'est la vie secrète d'un écrivain, l'obscur frère jumeau d'un homme. »

Peut-être est-ce cela, la littérature : inventer une autre vie qui pourrait fort bien être la nôtre, inventer un double. Ricardo Piglia dit que se souvenir avec une mémoire étrangère est une variante du double, mais aussi une métaphore parfaite de l'expérience littéraire. Je viens de citer Piglia et constate que je vis entouré de citations de livres et d'auteurs. Je suis un malade de littérature. Si je continue ainsi, aussi bien va-t-elle finir par m'avalier, tel un pantin dans un tourbillon, jusqu'à ce que je me perde dans ses contrées sans limites. La littérature m'asphyxie chaque jour un peu plus, penser, à cinquante ans, que mon destin est de me transformer en un dictionnaire ambulante de citations m'angoisse.

Le narrateur de *Prose de sa propre frontière* a l'air de sortir d'un tableau d'Edward Hopper. Ce qui n'a rien d'étrange, puisque Arward est fasciné par ce peintre nord-américain depuis qu'il a acheté, en 1982, mon premier livre – le premier des cinq, tous de critique littéraire, que j'ai publiés –, et il l'a acheté uniquement parce qu'il y avait sur la couverture *Nighthawks* d'Edward Hopper, ce tableau représentant des buveurs nocturnes. À cette époque, Arward n'avait pas vu un seul tableau de Hopper et il a acheté le livre à cause de la couverture – moi non

plus, il ne me connaissait pas —, qu'il a découpée avec une paire de ciseaux de cuisine et accrochée à un mur de sa maison. C'est lui-même qui me l'a dit, il y a quelques années, quand nous avons fait connaissance. Je n'en ai pas pris ombrage car, tout compte fait, je me souvenais d'avoir découpé dans un journal un article de lui, « Les étrangers à la vie », que j'avais cloué à un mur de mon cabinet de travail uniquement pour me souvenir que je devais téléphoner à Justo Navarro et lui dire qu'un type qui s'appelait Arward le copiait, surtout quand il disait, par exemple : « Le buveur solitaire de *Nighthawks* semble se remémorer des raids chinois oubliés. Sa nuque, son dos, ses épaules résistent au poids de la lumière froide de la mémoire et des années. »

Prose de sa propre frontière, qui remémore les raids chinois oubliés de Cosme Badía, m'a amené l'autre jour à me rappeler la fois où j'ai signé une interview de Justo Navarro que, en fait, il s'était accordée à lui-même, de la même façon que sur la page d'à côté, on pouvait lire une interview que je m'étais donnée à moi-même, mais signée Justo Navarro. Les deux interviews commençaient par la même question, préméditée : « Accepteriez-vous d'être moi ? » « Tout de suite », répondais-je. « Tout de suite, non », répondait Justo Navarro. « À un autre moment, j'en serais ravi ; mais tout de suite, non. Maintenant vous interrogez et moi, je réponds ; si, en ce moment même, j'étais vous, il faudrait que j'interroge. »

Nous avons toujours été tous les deux, Justo Navarro et moi, obsédés par les choses qui coïnci-

dent, les choses identiques, doubles. Pendant très longtemps, dans les aéroports, la police demandait systématiquement à Justo Navarro ses papiers et fouillait ses bagages. Et quand, un jour, il lui est venu à l'idée de demander à un garde civil pourquoi c'était toujours lui qu'on arrêtait, ce dernier lui a répondu qu'il correspondait physiquement à la description d'un criminel recherché.

Il m'est arrivé quelque chose de semblable, en 1974, quand j'habitais à Paris et que j'ai été arrêté au drugstore de Saint-Germain-des-Prés parce qu'on m'avait pris pour le terroriste vénézuélien Carlos. Coïncidences et hasards. Tout en y songeant, je me rends compte, maintenant, que Sergio Pitol a écrit, en 1994, une nouvelle qui s'intitule *L'Obscur Frère jumeau* et qui commence par une citation de Justo Navarro : « Être écrivain, c'est se transformer en quelqu'un d'étrange, en un étranger : il faut se mettre à se traduire soi-même. Écrire est un phénomène de dépersonnalisation, de substitution de la personnalité. Écrire, c'est se faire passer pour un autre. »

D'autres coïncidences et d'autres hasards. Sans savoir que Justo Navarro et moi nous sommes fait plus d'une fois passer l'un pour l'autre (peut-être ne savait-il même pas que nous nous connaissions personnellement), Sergio Pitol nous fait tous les deux coïncider dans *L'Obscur Frère jumeau*, en effet ce récit m'est dédié, à moi « l'ami d'outre-mer, dernier critique aux critères délirants ».

Aujourd'hui, dans la maison de Montano, ici, à Nantes, après avoir eu la confirmation que sa paralysie littéraire ne lui réussissait guère, j'ai essayé de le distraire en lui racontant toutes ces histoires de doubles et de doubles de doubles.

— Il y a des coïncidences et des hasards, m'a dit mon fils, qui vous font mourir de rire et il en est d'autres qui vous font mourir tout court.

— Ce n'est pas une phrase de Justo Navarro ?

— Elle est aussi de Julio Arward qui l'a plagiée, il y a peu, dans un article que tu n'as peut-être pas vu.

Montano a eu tout à coup l'air très angoissé. « Tout le monde écrit », a-t-il dit. À côté de lui, Aline, sa compagne, lui a lancé un terrible regard compatissant. Aline est belle, silencieuse, intelligente. Je la connais peu — je ne l'ai vue que deux fois à Barcelone — mais elle m'inspire, nous inspire confiance. D'après Rosa, ma femme — belle-mère de Montano —, elle est la meilleure compagnie possible pour mon fils difficile et instable.

— Tu dois penser, m'a dit Montano, que je suis inquiet parce que je n'écris plus rien depuis que j'ai publié mon livre. Pourtant ce n'est pas tout à fait le problème. Ce n'est pas que je ne puisse plus écrire, mais, deux fois sur trois, je reçois la visite d'idées d'autres gens, d'idées qui surviennent à l'improviste, qui viennent de l'extérieur et qui s'emparent de mon cerveau — il a alors fait un geste très théâtral —, et, du coup, plus personne n'écrit.

Je lui ai demandé, me méfiant un peu de ce qu'il me disait, quel genre d'idées lui venait de l'extérieur. Alors, à titre d'exemple, il m'a expliqué que, à peine

avais-je sonné chez lui, il avait reçu la visite des souvenirs personnels de Julio Arward.

— Je n'arrive pas à te croire, lui ai-je dit.

— Tu dois me croire, telle est la vérité, pure et étrange. La mémoire de Julio Arward s'est infiltrée dans la mienne et j'ai vu un coin de la rue Garriga Vela de Málaga où il habite. Je l'ai vu avant que tu n'entres dans cette maison et me remercies de t'avoir recommandé de lire son roman. Il est clair que je l'ai vu avant que tu me parles pour la première fois d'Arward. J'ai vu un coin de la rue où il habite et aussi le bar Comodoro Reading qui apparaît dans ce mauvais roman où il imite Justo Navarro. Mieux, j'ai vu la piscine Baños de Simeón de Grenade où, enfant, il s'est rendu une fois avec son père...

Il y avait de fortes chances qu'il brode, peut-être essayait-il de cacher comme un gamin son angoisse due à sa condition de pauvre écrivain agraphe. Mais on décelait dans son regard un peu perturbé un étrange fond de vérité.

Pour ma part, je me sentais fatigué du voyage et j'ai décidé de prendre congé d'eux, d'aller me reposer à l'hôtel. Après tout, ils ne m'attendaient pas avant demain et, aujourd'hui, ils avaient prévu de dîner avec des clients de la librairie qu'ils dirigent ici, à Nantes. Ils ont encore insisté pour que je reste dormir chez eux, ce que je ne pense pas faire. J'ai l'intention de passer ce séjour à Nantes sans m'immiscer dans leur vie de couple. Ils m'ont raccompagné en voiture à l'hôtel La Pérouse et nous avons décidé de déjeuner demain ensemble, j'irai les

chercher à midi à la librairie. Arrivé à la porte de l'hôtel, tandis que je descendais de voiture, j'ai essayé de savoir si cette histoire de la mémoire d'Arward infiltrée dans celle de mon fils était une invention passagère de celui-ci et j'ai plaisanté en lui demandant si, à cet instant précis, il recevait toujours des souvenirs personnels d'Arward.

— Non, en ce moment non, a répondu très sérieusement Montano. Mais quand nous sommes sortis de la maison, j'ai reçu la visite de la mémoire de Justo Navarro. La mémoire de celui-ci doit être en train de s'infiltrer dans celle de Julio Arward.

Aline m'a regardé comme si elle s'excusait pour ces paroles de Montano qui étaient probablement une tentative de se montrer spirituel devant moi, à mille lieues de ce que l'on attend d'un jeune agraphe à court d'idées.

— Et peut-on savoir quel souvenir de Justo Navarro est venu à toi ? lui ai-je demandé.

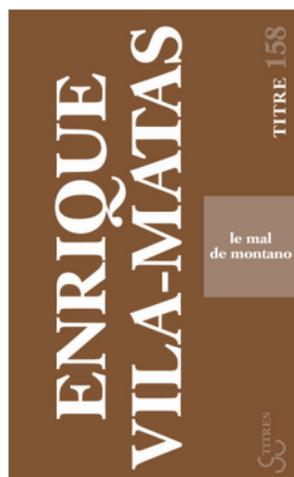
— Celui du jour, je ne sais si tu t'en souviens, où il s'est fait passer pour toi, m'a-t-il répondu.

J'ai réagi avec un flegme britannique et lui ai dit « à demain ».

Il y a un moment, repensant aux paroles de Montano, je me suis souvenu de *La Mémoire de Shakespeare*, ce récit de Jorge Luis Borges surgi d'un rêve que l'écrivain argentin avait fait dans une chambre d'hôtel du Michigan. Il avait vu un homme sans visage lui offrir la mémoire de Shakespeare ; il ne lui offrait ni la célébrité ni la gloire – ce qui eût été trivial –, mais la mémoire de l'écrivain, la mémoire du soir où il avait écrit le deuxième acte de *Hamlet*.

Normandie Roto S.A.S. à Lonrai
Dépôt légal : septembre 2012. N° 2171 (12-xxxx)
Imprimé en France

Extrait de la publication



Le mal de montano
ENRIQUE VILA-MATAS

Cette édition électronique du livre
Le Mal de Montano d'Enrique Vila-Matas
a été réalisée le 03 juillet 2012
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267023961).
ISBN PDF : 9782267023985.
Numéro d'édition : 2171.